

préoccupation. Il entreprit de se dépouiller de tout ce que les hommes recherchent avec le plus d'ardeur. Il mit à s'appauvrir la même passion que les mondains, dans leur folie, mettent à s'enrichir. Il méprisait profondément l'argent ; ce métal passait à flots entre ses mains, mais pour aller plus sûrement trouver et soulager la misère. Un jour, par mégarde, il alluma sa chandelle avec un billet de banque ; il répondit aux regrets qu'on exprimait devant lui en s'écriant : « Oh ! il y a moins de mal à cela que si j'avais commis le plus petit péché véniel. » Une autre fois, raconte encore son biographe, il nous aborda avec ce trait charmant : « Ce matin, une grande dame qui avait bien pour plus de 100 francs d'or à ses doigts, est venue me dire : « M. le Curé, il y a quelque temps, je vous ai donné 100 francs pour que vous m'obteniez ma guérison. Je ne suis pas guérie : rendez-moi mon argent. »

— « Et vous le lui avez rendu ? »

— « Bien sûr ! ... Par bonheur on m'avait donné 100 francs un instant auparavant ; je suis vite allé les chercher. ... »

Dites, ne sont-ce pas là des traits dignes du Pauvre d'Assise, qui remplit, sans compter, les mains de cet avare réclamant âprement le prix des pierres destinées à la reconstruction d'une église en ruines.

Pour que tout lui rappelât, lui chantât son pèlerinage, son exil ici-bas, François voulait voir reluire la pauvreté en toutes choses : maisons, meubles, vêtements, ustensiles. Ainsi le Curé d'Ars entendait vivre ; son presbytère était vraiment l'asile de la grande délaissée, la demeure de la sainte Pauvreté. Le foyer de la cuisine, dit-on, ne vit jamais le feu. Les meubles de sa chambre ne lui appartenaient pas ; cette pièce laide et enfermée était éclairée par deux fenêtres sans rideaux, et quand un jour, une pieuse femme, — il n'avait pas de servante — voulut remplacer par une tasse de faïence la vieille écuelle de terre qui lui servait depuis si longtemps, le saint homme, presque en colère, s'écria : « On ne pourra donc pas venir à bout d'avoir la pauvreté dans son ménage ! »

Délivré du souci des biens temporels, il s'était également rendu indépendant de l'opinion des hommes. Les yeux fixés sur la volonté de Dieu, il n'espérait d'eux aucune faveur, il ne craignait pas leur disgrâce. « J'ai reçu deux lettres par le même courrier, disait-il un jour, dans l'une on prétendait que j'étais un grand saint, dans l'autre que